

Waterloo. Quand j'écrirai sur Napoléon, je dirai mon étrange angoisse toutes les fois qu'il est parlé de Waterloo, par n'importe qui et l'impossibilité, pour moi éternelle, de consentir à ce désastre. Il y a les fautes ou les crimes de Napoléon, oui. Mais il y a bien autre chose et je sens, au plus profond lieu de mon âme, que jamais, en aucun jour, une aussi énorme injustice ne fût accomplie.

21. — Article livré aujourd'hui à Schwarz [et publié dans *l'Assiette au Beurre*, le 16 mai, sous ce titre : *Journalistes*.]

L'Aristocratie des Maquereaux

Des personnes singulièrement avisées viennent me relancer dans un malpropre canton pour me demander ce que je pense du Journalisme. Je l'ai beaucoup dit déjà et beaucoup écrit. J'y ai même gagné une jolie réputation et, si j'ose dire, une joyeuse existence. « L'esprit français, écrivais-je, en 85, dans le premier numéro de mon infortuné *Pal* qui dura si peu de jours, l'esprit français, en cette fin de siècle, rappelle invinciblement l'effroyable *Charogne* de Baudelaire et les journalistes sont sa vermine. Ils se pressent, innombrables, sur ce cadavre sans sépulture et précipitent sa putréfaction qui est à empoisonner l'univers. »

Cette image d'une exactitude à faire gueuler, je l'ai ressassée vingt ans, avec une fidélité plus grande chaque jour, et une amertume qui n'a pas cessé d'augmenter jusqu'à devenir quelque chose qui est sans nom.

Une femme de beaucoup d'esprit — pourquoi ne la nommerais-je pas? — Marie Krysinska, me disait, il n'y a pas longtemps, qu'elle voyait en moi l'homme qui s'est le plus amusé, voulant exprimer qu'elle n'imaginait aucun prince qui se fût autant payé ses contemporains. — Vous y avez mis le prix, ajoutait-elle, c'est certain, mais comme vous avez dû jouir! Elle avait raison, j'ai joui à en crever, littéralement.

Par malheur, cela commence à s'user. A force d'avilissement, les journalistes sont devenus si étrangers à tout sentiment d'honneur qu'il est absolument impossible, désormais, de leur faire comprendre qu'on les vomit et qu'après les avoir vomis, on les réavale avec fureur pour les déféquer. La corporation est logée à cet étage d'ignominie où la conscience ne discerne plus ce que c'est que d'être un salaud.

Ah! je sais bien que ça ne reluisait pas déjà trop, ce joli monde, il y a trente ou quarante ans, c'est-à-dire avant l'Affaire Dreyfus, avant Panama et Boulanger, avant la guerre franco-allemande, surtout, mais, tout de même, il y avait alors des moyens de se déshonorer. Il était possible encore d'être un jean-foutre et de passer pour une canaille. Aujourd'hui, c'est exactement le contraire. Tant mieux si cela nous mène au désirable chambardement de la fin. Le jour où il n'y aura plus moyen de faire une bonne action ou une œuvre d'art

sans risquer le baigne ou tout au moins le pilori, il est clair que le monde sera gouverné par des journalistes et que le Déluge de Merde sera sur le point de commencer. Il y a des moments où il me semble que nous y sommes déjà.

C'est difficile, pourtant, d'accepter qu'il en soit ainsi ! Quand on est assez vieux pour avoir vécu à une époque où il était possible de rencontrer dans les bureaux de rédaction autre chose que des crapules, il est dur d'être le témoin d'une pareille dégoûtation et la solitude complète paraît un sacré délice.

Je ne parle pas, cela va sans dire, du journalisme exclusivement politique dont la sottise et l'aridité infernales sont au-dessus de mes forces. Je n'ai en vue que le journalisme littéraire ou soi-disant tel, instauré, il y a cinquante ans, par feu Villemessant, pour la délectation des officiers de cavalerie et des employés de diverses administrations.

Ce Villemessant, autrefois célèbre et maintenant inconnu, était un de ces hommes en viande comme on en rencontre en allant aux abattoirs. Il fut pour quelque chose dans les massacres piaculaires de l'année affreuse, ayant exalté, comme pas un, la frivolité française. Je sais fort bien que personne, aujourd'hui, n'est plus en état de comprendre que l'éventrement, l'incendie, la grillade, la canonnade, la fusillade et la mitraille sont les suites nécessaires et prosodiques de la rigolade. Mais l'Expérience, dieu de fer adoré des hommes, prononce qu'il en est ainsi. Rochefort a été lancé par ce Barnum, cela ne dit-il pas tout ?

A cette époque, cependant, je le répète, l'invasion

allemande, la botte germanique n'ayant pas encore nivelé tous les derrières, il y eut, même parmi les farceurs, une certaine tenue littéraire, un besoin appréciable de n'être pas uniquement des imbéciles gardés par des cochons. Ce temps est loin.

Pour être juste, il convient d'ajouter que tout ne croula pas immédiatement après la Colonne. Dix ans plus tard, on trouve encore, çà et là, quelques individus lavés dont les mains, les pieds, la conscience même ont l'air d'être propres. Il n'est pas absolument impossible, en 1880, de lire des articles de critique et jusqu'à des nouvelles ou des romans qui n'aient pas été écrits dans des bordels par des enfonceurs de suppositoires. Il y avait encore Barbey d'Aurevilly et deux ou trois autres qui voulaient, quand même, avec plus ou moins de discernement ou de vieillesse, l'art et la justice.

Mais *Gil Blas* venait de naître et le règne des porcs s'inaugura. Alors, ce fut tout à fait fini. Chacun peut voir où nous en sommes. La littérature du cul et le journalisme du cul sont exclusivement demandés. Le texte même disparaît pour faire place à l'illustration des viandes. On n'ose pas tout à fait encore l'obscénité précise tirant l'œil avec des vermillons et des carmins, mais il s'en faut d'un si petit poil qu'on peut bien dire que la chose est accomplie. Au surplus, le brûlant lycéen ou le petit employé privés de femmes peuvent se soulager, moyennant un sou, à la 6^e ou 8^e page des grands journaux. A ce point de vue, les rubriques *Mariages* et *Petite correspondance* laissent peu à désirer. Je recommanderais les « dames du monde ayant eu des revers et donnant des leçons de langue ». Il y a aussi le

proxénétisme à peine voilé des offres de location et des ventes de toute espèce. Enfin, c'est une *illécébration* de tout repos, quasi chaste, économique et sans avaries. Je connais un nationaliste érotomane, converti par le dégoût, qui a pris en telle horreur cette idiote et frénétique oblation des parties sexuelles qu'il ne cesse de s'en indigner dans une feuille de vigne *transparente* qui a besoin de la vertu pour les élections.

Vous pensez ce que devient l'autre littérature et quel peut être le joli destin d'un écrivain amoureux de la Justice autant que de la Beauté, perdu dans cette forêt américaine de la réclame et du putanat. Quand on a le malheur énorme d'être cet écrivain, le comble du désastre est évidemment de se tourner, avec un œil implorant, vers les mangeurs d'évacuations qui détiennent la publicité.

Si on a des millions ramassés dans le purin de Louis XVIII ou l'incestueuse gonorrhée du duc Decazes et qu'on ait été *foiré*, comme le prétendu comte Robert de Montesquiou, dans des cabinets de poésie, on peut encore, avec des vers en fils de viande extraits, au prix d'un labour immense, du fondement de ses auteurs, éblouir assez une multitude préalablement régagée. Mais un poète pauvre, un historien pauvre, un romancier pauvre, eût-il le génie de trois cents Titans, comment voulez-vous qu'il se fasse écouter ?

Ainsi donc le cul et la galette, tel est le diptyque du journalisme contemporain. Les grands artistes indigents ou dégoûtés, s'il s'en trouve encore, n'ont plus qu'à crever de faim, à moins qu'il ne leur arrive un

beau désespoir qui les porte à massacrer, ce qui leur ferait de la notoriété en cour d'assises.

Je ne voulais nommer personne et, jusqu'à présent, je ne crois pas avoir désigné un seul contemporain ayant un semblant de vie organique. Mais, franchement, il m'est impossible de ne pas *y aller de mon voyage* en faveur du célèbre Félicien Tagueule, auteur d'une chose fameuse intitulée je ne sais comment. J'entrevis le personnage au *Chat Noir*, il y a vingt ans. La dernière fois qu'il me fut parlé de lui, je crois qu'il était employé, la nuit, au gratin. D'où vient, aujourd'hui, le mistral furibond, le simoun, le sirocco de réclame qui enveloppent cet imbécile notoire, ce crétin fangeux qui ne sera jamais dépassé? Ce n'est certainement pas avec la qualité de sa marchandise qu'il a pu débaucher la presse et fixer les automobiles de l'inattention... Un critique, sans doute important, dont le nom peu convenable ressemble à un *ablatif*, disait de ce merdeux que son livre eût été « le chef-d'œuvre de Balzac, si Balzac avait pu l'écrire...!!! » Je demande un historien — espagnol autant que possible — de la conquête de cet ablatif.

Et maintenant, que veut-on que j'ajoute à ça? J'ai dit, combien de fois! l'abus épouvantable de la parole, du vestige infiniment profané de la Parole. Si j'avais la niaiserie de répéter, qui pourrait comprendre?

L'intelligence moderne, soûle des ordures de son orgueil, dégringole au travers de l'Escalier des Géants du Crétinisme et le Cloaque Maxime ouvre sa gueule à la dernière marche de cet escalier.